

# Le vieux lion dans sa cage.

**Nouvelle**

D. Ménard

Février 2007

Il est deux heures du matin et le Vieux Lion tourne dans sa cage, il ne dort pas, il ne dort plus, depuis que sa Lionne lui a demandé d'y rester.

Le Vieux Lion, c'est moi...

Ma cage c'est mon pied à terre, celui que je me suis aménagé au cœur du vieux Paris, à cinq minutes de l'appartement conjugal, avec le projet d'y stocker mes vieux meubles de famille, les meubles inutiles toujours inadaptés et inconfortables, ceux que l'on traîne, un peu comme la tortue traîne sa carapace.

Avec l'idée naissante de les regrouper, pour mieux m'en éloigner, voir même de m'en séparer, comme tous ces vieux souvenirs, qui avec l'âge, deviennent encombrants...

Bref un endroit à moi, une « case » d'égoïste, au milieu de mon Pacifique imaginaire, pour y écrire, pour y respirer, pour y faire la sieste avec Lili ma bouledogue Française qui ronfle et qui me pousse, histoire de prendre ma place.

Avec aussi le doux projet de pouvoir, fumer et péter au lit en enguelant mon poste de télé, qui ne diffuse que de émissions débiles, rien que pour m'emmerder, moi qui suis exigeant...

60 mètres carré, au rez-de-chaussée d'un ancien couvant classé désormais occupé par une clinique aussi privée que discrètes, réservée aux dépressifs chroniques argentés

Une autre forme de chapelle, celle des palabres solitaires devant un psy somnolant, à 200 euros de l'heure.

La garce, je ne l'ai pas vu arriver son coup de pied aux fesses et elle ne m'a pas raté.

*« Finalement tu t'y sens bien dans ta garçonnière, et bien restes-y donc ! »*

Me voilà subitement viré, viré de chez moi, viré par la Femme de ma vie, par celle que j'ai aimée, nourrie, gâtée, protégée, et défendue depuis 24 ans !

Certes mon Père m'avait prévenu du fait que les femmes sont différentes, ajoutant même qu'il avait, pour sa part renoncé, depuis très longtemps à essayer de comprendre la sienne.

Mais comme moi, je n'avais aucun problème avec ma Mère, je n'ai alors pas compris, ni mesurer, l'acuité de sa mise en garde, vu que lui, il parlait de sa Femme, pas de ma Mère !

Bref je me suis alors assis son avertissement....

Quelle erreur !

Aujourd'hui il faut que je retombe sur terre et que ce qui est autour de moi s'arrête de tourner !

Le vertige, voilà, c'est ça, j'ai le vertige, je tombe dans le puits, ma tête est en rémoulade, j'ai des pensées moites, hésitantes, perfides, qui se faufilent au milieu de mes anciennes solidités, comme le lierre encercle un arbre pour l'étouffer.

J'ai le vertige de ma naïveté et pourtant, je l'aime encore, malgré ce qu'elle vient de me faire.

J'ai pris ça dans la tronche, mais je l'ai joué cool, la scène, genre philosophe de gauche qui a voyagé, style bobo cool, moi qui ne suis ni l'un, ni l'autre !

Une belle contenance à la Hollywood, que j'ai prise, à grands renforts de « *je comprends, toi seule comptes, tu as besoin de te retrouver, prends ton temps je ferai face* », histoire de ne pas perdre la mienne.

Et maintenant j'y suis dans mon piège de solitude et de manque d'espace. Les deux choses que je n'ai jamais pu supporter de toute ma vie.

Le pire c'est qu'elle m'a annoncé mon licenciement sec avec mise à pied immédiate, un vendredi soir. Alors forcément, je n'avais rien prévu pour le WE.

Pas d'air marin à respirer pour soigner mon vague à l'âme, avec des voiles posées comme des mouettes sur la mer, au loin. Pas de chabadabada à l'envers sur la plage. Rien que mes quatre murs, sans soirée, sans copains, sans copines, rien que moi ou plutôt, ce qu'il en reste.

Elle avait, elle, à ma différence, anticipé la chose et organisé ses soirées dont une chez un ex, paraît-il...elle a bu, elle a ri et moi, je n'ai même pas pu regarder la télé, vu que je n'en ai pas dans ma garçonnière d'intello.

Alors, histoire de m'occuper j'ai préparé des carottes Vichy et des endives à la vapeur. Je les ai mises au congélateur pour les besoins d'une faim future. Moi qui ressemble déjà à un haricot, en fin de vie végétale, ça promet !

Qu'elle audace, me virer comme ça, tout de go de chez moi, après 24 ans de vie commune et de factures ponctuellement acquittées, celle-ci est salée.

Certes je ne suis pas un parangon de mari, pas plus que de vertu, j'ai mes faiblesses, mes humeurs et nous avons nos différences.

Chacun sait désormais que nos cerveaux ne sont pas faits pareil, question de cortex et de connections comme disent les spécialistes. Le mythe du chasseur guerrier qui ne regarde et ne voit qu'au loin, opposé à celui de la gardienne du nid qui elle, ne regarde que sur les côtés, pour à chaque instant protéger sa nichée.

Cela donne les mecs qui ne sont pas foutus de trouver une livre de beurre posée devant leur nez au milieu du réfrigérateur et les nanas qui ne sont pas foutues de lire un plan, autrement qu'à l'envers.

Je passe désormais tous les soirs sous mes fenêtres allumées et je sais qu'elle est là avec mes chiens ou avec ses potes.

Je veux bien la chauffer ma Femme, je veux bien l'éclairer, histoire d'être encore un peu là à travers la note du gaz. Mais chauffer la douche de celui qui va peut-être un soir la combler de ses talents amoureux, j'ai plus de mal...

Ce n'est pas tant que ma Femme puisse être aimée et jouir de son corps qui me gêne, c'est que cela puisse se passer, sur mon territoire.

Les instincts reviennent, je me sens primitif, accroché à ma tanière, à mon lit, celui que je me suis offert pour quand je serai vieux et que j'aurai du mal à en sortir, avec des moteurs électriques partout, aussi confortable qu'une Mercedes.

Je le déteste ce rival théorique, sans visage ni identité connue. Ce grossier personnage qui va coucher le corps de ma Femme dans mon lit, là où je me reposais il y a peu de mes épreuves, de mes fatigues.

Elle m'oubliera dans ce lit qui n'est désormais plus le mien, abandonnée à son plaisir, à leurs caresses.

Cette indécente mais banale situation, m'entraîne, moi l'ex occupant du lit, vers des sentiments vulgaires, alors que je ferais mieux de m'en prendre à moi-même et finalement de penser à autre chose.

Après tout c'est de ma faute si ce lit, objet de mon obsession du moment a cessé d'être conjugal depuis bien des années, s'il est devenu un lit d'égoïste, un lit pour dormir.

Alors de quoi se plaint-il le Monsieur si Madame le met dehors ? Elle a besoin elle aussi de séduire, d'être désirée, d'être câlinée.

Ma faute et celle des mots de trop, des mots manqués, des mots perdus.

Ma faute et celle du temps, de la monotonie, de la répétition.

Ma faute et celle de la routine comme elle dit, qui, peu à peu, étouffe le désir de l'autre.

Les deux tourtereaux se sont déplumés. Ils sont devenus des ex amants mariés, sans plus de folie, sans plus de désir, sans plus de plaisirs. Collés l'un à l'autre, fatigués l'un de l'autre.

Le vieux Lion s'en est alors consolé. Il est allé faire le beau devant de jeunes lionnes égarées en quêtes d'aventures sans lendemain.

Après bien des années de fidélité et d'abstinence il a repris la chasse aux émotions furtives, aux brèves rencontres en pointillé, tout en sachant qu'elles ne sont qu'illusion et le vide.

Il s'est plu à être caressé par ces lionnes perdues, inconscientes du cadeau fait. Pas de « *non, pas ce soir* » pas d'hésitations, que de la folie, du désir, du plaisir. De brèves cures de jouvence, au hasard, sans promesse, sans projet, dans l'instant de rencontres improbables.

Liberté égoïste et fugace d'un vieux mâle solitaire en résistance contre sa propre vieillesse, qui tout en sachant que sa puissante automobile rutilante, ajoutée au libre usage de cartes bancaires dorées, accroît son charme personnel, se plait à penser qu'il peut encore séduire de jeunes lionnes, sans ride ni cicatrice, comme du temps où lui aussi, il était beau.

Il s'est abandonné dans ces instants, mais il n'a jamais oublié de reprendre le chemin de sa tanière, de son nid, de sa maison pour y retrouver celle qui compte, celle pour laquelle il vit et pour laquelle il se bat encore.

Il n'est pas fier de ces rencontres passagères, mais il ne les regrette pas ces quelques cadeaux du hasard, de ces douceurs à sa propre existence.

Il n'a pas tué sa Lionne, il l'a préservée de la violence insoutenable du « *l'autre, la belle, la plus jeune, je la désire...* »

Le fait d'ailleurs que sa Femme puisse elle aussi connaître de tels moments ne le gêne pas. Ce qui le dérange c'est que cela puisse se passer dans son ex lit

Stupide obsession de l'ex propriétaire de l'oreiller, qui saoulé de solitude, et privé de raison, s'accroche à un truc en plumes !

Moi qui voulais l'impossible, vivre nos deux vie harmonieusement additionnées, sans abandon de nos différences, sans renoncer à nos moi, en jouissant pour de vrai de nos disputes, de nos désaccords philosophiques, politiques, en nous moquant de nos travers, mais en nous préservant, en nous protégeant.

Ma Lionne, est catholique, je suis protestant.

Elle ne travaille plus, je bosse comme un fou.

Elle adore le foot, je déteste ça.

Elle aime le tango, j'aime Mozart.

Elle est l'instinct, le sensible et le désordre, elle est l'artiste, je suis la tête et l'ordre.

Nous étions donc faits pour traverser la vie ensemble et d'ailleurs je l'aime toujours aussi tendrement, qu'avant le jour où elle m'a viré de ma tanière.

Je l'aime comme une partie de moi, comme un frère que l'on a jamais quitté, sans les souvenirs aigrettes de l'enfance, sans les bonbons volés, sans les jouets cassés, les histoires de confitures, les câlins décomptés, les claques reçues à la place de l'autre, sans les jalousies étouffées.

Je l'aime comme une compagne de cœur, avec qui on a fait la route, avec qui on a tant marché, de jour, de nuit, dans la froidure ou sous le soleil, perdus parfois, inquiets souvent, mais en allant toujours devant, calmes et droits, sans jamais douter de l'autre. En se soutenant à nos cœurs, à nos

bras. En prenant nos mains pour nous rassurer, pour nous encourager, pour marcher encore.

24 ans de vie partagée, d'efforts, d'espoirs déçus, comblés parfois, de projets ratés, d'autres réussis, de combats menés ensemble, toujours, de chagrins parfois immenses, de secrets douloureux, de fous rires, d'émotions, d'instantanés incongrus, de rencontres, de voyages inoubliables.

24 ans d'angoisses pour elle, pour moi, pour nous, pour demain, pour notre futur, pour les deux petits qu'elle a eu d'un premier mari, mais que j'ai élevé, ou plutôt que j'ai essayé d'élever sans avoir jamais eu la légitimité du père biologique, celui auquel on ressemble de partout et même à l'intérieur, qui a le droit de dire non, de résister, de contester parce qu'il est lui, le seul, l'unique vrai père.

24 ans de bons et de mauvais moments, comme tout le monde.

Mais 24 ans de vie honnête et digne durant lesquelles nous avons affronté le temps en faisant de notre mieux pour élever ce petit passablement compliqué parce que différent et pour ne pas sombrer dans la vulgarité d'un divorce aussi facile à mettre en œuvre qu'immédiat.

24 ans de hauts et de bas, comme les élus de Dieu qui portent en eux le bonheur si puissant de leur foi en même temps que l'angoisse de leurs doutes.

Alors forcément elle est au fil du temps devenue mon Eglise, ma chapelle de prières, mon temple de dévotion, ma madone.

24 ans à essayer de monter, de progresser, de lutter contre la médiocrité ambiante des pensées pré-formatées et généreuses, des émotions collectives.

24 ans de résistance.

24 ans de yin et de yang.



Alors pourquoi ce vendredi de printemps naissant m'a-t-elle viré de chez moi, ou plutôt de chez nous ?

Je ne sais pas. J'essaye de comprendre, de refaire le film à l'envers. C'est forcément un peu long et chiant.

Certes, je fume ce qu'elle supporte de moins en moins, mais pour elle je me gèle l'hiver sur le balcon, et puis j'ai changé de marque...

Certes j'engueule la télé quand j'entends des conneries ou des contrevérités, mais est-ce là une faute suffisante pour me virer ainsi ?

Je sais bien que la répétition des situations peut devenir insupportable, c'est d'ailleurs la répétition des mêmes conneries audiovisuelles qui me perturbent l'esprit au point d'engueuler le poste, alors que je sais pertinemment que le crétin qui est dedans, lui ne m'entends pas. Mais moi ça me soulage. "*Le cancer du peuple, la télé...*" comme disait Pollack, qui pourtant en a vécu longtemps.

Certes je ne suis pas toujours d'une humeur de rose, comme tout couillon qui bosse douze à treize heures par jour et qui après 35 ans de carrière a quelques responsabilités, dont celle d'anticiper le futur pour mieux gérer demain.

Certes mon déficit câlin-bisous s'accroît d'années en années.

Un vrai mari virtuel je suis devenu. Ce n'est pas idéal pour sa libido et elle souffre à l'évidence de cet état de jachère permanent.

Mais est-ce encore là une raison suffisante pour me mettre dehors de chez moi ?

Elle me dit qu'elle voudrait bien y retâter aux plaisirs de sa jeunesse triomphante ma Douce et Tendre et ce bien qu'elle ait très souvent mal au dos ce qui rend le kamasoutra périlleux.

Mais je la lui laisse cette liberté, il lui suffit d'en avoir envie et de se laisser aller. Il y a bien, à l'image de mes étoiles filantes, des mâles désœuvrés désireux de partager quelques bons moments avec une femme libre, distinguée, libérée qui pourra en tant que de besoin payer le restaurant. Il y a des veufs, des divorcés, des obsédés, des cocus revanchards, bref il y a le choix sur la place, sans parler des jeunes mâles professionnels engagés volontaires.

Le fait qu'elle puisse y consacrer un peu de son temps et même de mes sous ne me gêne pas dès lors que je ne suis pas obligé de tenir la chandelle.

De fait elle est en droit de compenser, de combler le déficit. Cela relève de son jardin secret.

Je ne serai pas jaloux des caresses des autres si elle a le bon goût de ne pas me demander d'en être le supporter et le sponsor officiel.

Elle est certes ma Femme au sens philosophique du terme, mais elle n'est pas ma chose. Elle dispose d'elle-même. Je lui demande seulement de me préserver un peu en roucoulant ailleurs que sur nos terres, en dehors de ma tanière. Tromper l'autre est une notion dénuée de sens, dès lors que l'on s'accorde la liberté d'aimer ailleurs, autrement dit sans se nuire, sans se blesser, discrètement, en faisant la différence entre l'abandon essoufflé d'un WE, de la tendresse infinie d'un vieux compagnon qui lui et lui seul, a affronté le temps, les hivers du cœur, les lassitudes de la cohabitation, mais qui dans son cœur porte sa Douce et la portera jusqu'à son dernier souffle de conscience.

Jamais je n'ai accepté que mes fugaces rencontres puissent remettre en cause cette tendresse, cet équilibre nécessaire.

Je l'ai épousé bordel !

Il ne s'agit pas d'un banal contrat. Je ne me suis pas offert une nouvelle auto. J'ai signé un pacte moral, non pas devant Dieu, le pauvre il était trop

occupé ce jour-là, mais plus immédiatement devant elle et devant ma conscience.

Je suis responsable d'elle, de son bien-être, de son confort, de son quotidien, de sa tranquillité, au même titre que je le suis de moi.

Il n'existe aucune différence dans mon esprit. Elle est moi, je suis elle, nous sommes nous. Elle est mon prolongement naturel et nécessaire. Elle est moi, pour tout.

Alors m'avoir viré comme ça de ma tanière, construite au prix de tant d'efforts qu'elle ne soupçonne même pas, pour la rendre plus belle et plus confortable et ce alors qu'elle sait bien qu'elle est ma divine nécessité est difficile à comprendre, ou plutôt à digérer.

Elle me dit :

*« Mon Chéri, je t'aime, je ne puis vivre sans toi, mais j'ai besoin de ma liberté, tout comme toi, alors laisse-moi seule pendant le temps nécessaire. Tu dois le comprendre. Il en va de mon équilibre. J'ai besoin de me ressourcer, de rire, de séduire, de rencontrer d'autres gens. Je t'aime, mais je m'ennuie.*

*Tu as un sale caractère Monsieur mon mari, tu râles tout le temps, y compris devant la télé. Tu fais la tronche, tu détestes le foot, les footballeurs, les films à l'eau de rose, la télé réalité, la presse people.*

*Tu ne plotes plus que les chiens, tu ne t'occupes plus de moi, tu ne me regardes plus, tu ne me caresses plus, tu ne me fais plus l'amour, tu m'ignores...*

*Alors collée à tes côtés je m'étirole, je meurs.*

*Je veux vivre, je veux être aimée, désirée, je veux jouir de moi, de l'autre, alors s'il te plaît donne-moi de l'air. »*

En résumé : je t'aime, reste près de moi, mais barre toi.

Je n'ai de fait rien à objecter à ses griefs. Ils sont fruit de son vécu, de ses douleurs, de ses manques, de ses rêves déçus. Ils sont exacts et mérités.

Mais sont-ils la cause réelle de sa décision si soudaine ?

Sont-ils suffisants pour me priver légitimement de pouvoir continuer à vivre ensemble, à ce soutenir même dans le silence, à essayer de construire encore cette complicité au-delà de nos forces, pour le temps qu'il nous reste de vie.

N'y a-t-il plus aucune poésie entre nous ?

Il doit bien y avoir une autre voie que les rencontres en ligne et les étoiles filantes ?

Meetic, elle a dû s'y inscrire un soir sous un pseudo ridicule, un peu rougissante, un peu tremblante, un peu coupable, mais excitée à l'idée de vivre de nouvelles rencontres, d'avoir ses moments secrets à elle toute seule.

Bourgeoise, ce qu'elle tente de le nier en soutenant les écolos de « Green Peace » et en faisant de la bicyclette au milieu des autobus, elle a dû se sentir bizarre en rédigeant sa petite annonce d'épouse délaissée, en rêvant de folies.

Gênée de devoir avouer son manque d'amour, comme ça, en ligne, comme si elle était seule au milieu de nulle part, alors qu'elle est au milieu de la ville, entourée de gens aussi réels que vivants. Je l'imagine faisant défiler sur son écran les tronches de mecs en quête de sexe, tout en se disant que projeter ainsi sa solitude sur le WEB est en soi une victoire sur elle-même, en même temps qu'une revanche sur mon absence.

Elle surf, décortique les messages, détecte les bizarres, les obsédés et parfois sans doute envoie une bouteille à la mer, un début de liaison sans voir l'autre, sans entendre le son de sa voie, sans avoir humé son odeur.

Des phéromones atomisées en petits paquets numériques.

Et puis doit venir le rendez-vous, dans un bistrot anonyme, pour voir...

Elle prendra un jus de tomate assaisonné moyen, histoire de voir s'il le lui offre sans tousser, ou lui propose un second verre dans un lieu plus fréquentable, plus propice aux discours de séduction, car s'il a compris il saura qu'elle n'aime ni les bistrotts anonymes, ni les jus de tomates.

Pour séduire une dame, il faut fuir le tintement pointu des tasses à café qui s'entrechoquent et le bourdonnement progressif du pot de chocolat cabossé que l'on réchauffe à la vapeur du percolateur, la vulgarité des buveurs de comptoir, l'odeur de leurs cigarillos, le son éraillé des voix venant de partout.

Il faut, du beau, du distingué, du feutré. Il faut de l'espace, un peu de lumière, quelques beaux objets pour évoquer la maison, le nid, donner l'envie de rester, et puis peut-être d'avoir un peu faim. Il faut du Champagne, du brut blanc de blanc, pas du rosé.

Puisse-t-il réaliser le prétendant que ma Femme est une Lionne sophistiquée qui sait dans l'instant faire la différence, entre les hommes qui ont de l'éducation, du goût de la finesse, de ceux qui n'en ont pas.

Au stade de ma folie naissante, j'en arrive à prier pour qu'elle puisse en trouver un, qui saura la faire rêver et l'aimer comme elle le mérite.

Je me plais à penser qu'après quelques roucoulades elle réalisera que son séducteur n'est qu'un bonhomme, qui à mon image, fait ce qu'il peut, pour ne pas devenir PD et qui essaye d'aimer encore.

Il aura les mêmes manques, les mêmes travers, les mêmes différences, il parlera peut-être lui aussi à la télé et il détestera peut-être mes chiens, qui par instinct de meute lui feront la tronche.

Il lui rappellera moi, sans le savoir et je l'espère en moins bien.

Alors je reviendrai peut-être grâce à lui dans ses pensées et il finira par sortir de son rêve.

Puisse-t-il trouver les chemins émotionnels si délicats de son plaisir. Il lui faut de la nuance à ma Lionne, de la douceur, de la patience, de la violence, de la furie, il lui faut tout. Une quadrature du sexe, un théorème de finesses à résoudre avant de pouvoir espérer connaître la chaleur de son désir. Je dis ça de mémoire, mais j'ai de la mémoire.

Je lui passe le flambeau à mon collègue, je lui souhaite bonne chance pour conquérir ma belle.

Moi j'ai jeté l'éponge, sonné par le gong du temps et par les morsures des mots. Terminés les jeux coquins délicieux de notre jeunesse partagée, plus d'envie, castré le mari, à la retraite le mâle, plus d'approches déguisées, plus de douches révélatrice du désir qui faute d'être partagé, se conclue par un plaisir solitaire.

Je démissionne et laisse au connecté mâle du moment le soin de prendre la belle. Mais s'il vous plaît, faites cela ailleurs que chez moi. Pas dans mon ex tanière, pas dans mon lit.

Et puis surtout, ne lui faites pas de mal, ne la torturez pas avec de fausses promesses de faux projets, n'essayez pas de prendre ma place et ne me dénigrez pas, moi qui ai fait ce que j'ai pu pour elle, au lit comme en dehors, durant des décennies.

De par mon statut de précédant occupant, je mérite un peu de votre considération, moi qui suis dans sa vie depuis plus longtemps que vous et moi qui vous laisse ma place près d'elle, à condition que vous soyez honnête, à condition que vous ne la blessiez point.

J'ai l'expérience d'elle, je la connais depuis si longtemps. Je sais qu'elle peut être aussi séduisante que légère en apparence, mais je sais aussi qu'elle ressent tout, qu'elle capte tout, le moindre frémissement, la moindre vibration des êtres ou des choses, la soif des bébés qui ne sont pas les siens, le pas des chats sur le parquet la nuit que personne

n'entends, l'odeur d'une cigarette éteinte depuis des heures, le changement de temps.

Tout est fluide pour elle, tout lui parle, alors soyez attentif, devant cette femme fragile et si belle, devant tant de vécu, tant de nuits d'inquiétudes, de mauvais rêves.

Elle est un chaman, un médium entre ce qui est perceptible et ce qui ne l'est pas.

Elle est différente ma Femme, elle n'est pas la vôtre, elle est la mienne.

Ne la faites pas souffrir de votre ignorance, de votre inconstance, de vos peurs, de vos fragilités.

Ne la touchez pas autrement que pour elle, pour lui faire du bien, pour lui dire ce qu'elle veut entendre et obtenir de vous.

Je vous l'abandonne un peu, pour elle, pour sa joie retrouvée, pour son désir d'étreintes recouvré, pour sa vie, mais je ne l'abandonne pas.

Si vous la blessez, si vous lui faites du mal, alors le vieux lion que je suis sortira de sa tanière toutes griffes dehors.

Je veux bien être son cocu, mais uniquement d'elle, je ne serai jamais le vôtre.

Je veux bien qu'elle puisse trouver entre vos bras un peu de bonheur, une illusion de jeunesse, de séduction. Je veux bien tout ça, je veux bien du bonheur pour elle.

Mais si vous lui faites du mal, vous le séducteur meetic, le Don Giovanni qui ne connaît pas l'Espagne, le branleur de phantasme en ligne, je vous tue.

Bien sûr me direz-vous, notre route pas été comme un rêve, nous n'avons pas gagné ensemble le combat de la vie à deux.

Mais cela ne vous donne pas pour autant tous les droits et en tous cas pas les miens, pas ma légitimité. Vous n'êtes encore personne, vous n'êtes qu'un doux phantasme, qu'une illusion passagère. Moi je suis là et moi, je veille sur elle, sur nous. Je vous aurai à l'œil.

Je ne suis ni la vertu, ni dieu le père, mais je suis moi et je vous emmerde, car moi au long des jours, au fil des mois, de nos écorchures, de nos maux, je l'ai aimé au-delà de moi-même. Moi, je l'aime cette femme que vous espérez pouvoir séduire.

Certes elle m'a viré, mais cela ne peut être que le fruit d'un coup de tête, qu'au demeurant j'ai pris sur la mienne.

Le fruit d'une frayeur soudaine devant la soixantaine, devant des questions aussi tardives que sans réponses. Devant le gouffre de sa propre fin qui se profile à travers la disparition des siens, des miens, de ceux que nous aimions et qui sont morts aussi brutalement, comme une injure de la vie.

Je me refuse à ne penser qu'à ce moment, qu'à cette phrase m'invitant à m'éloigner d'elle, de nous, à devenir quelqu'un de l'extérieur. Je ne veux pas que ce congé signifié devienne comme un mal de crâne ingérable quand on n'a pas d'aspirine ou que le chauffage est en panne l'hiver. Bon sang que cela fait mal d'être traité comme un vieux kleenex usagé, que l'on jette ou que l'on met de côté, quand il y a encore un coin qui peut resservir. Je le hais ce mec, ce mythe, ce bonhomme qui va nécessairement arriver un jour prochain pour prendre ma place.

Je sens sa présence, comme une menace sur ma vie, sur notre histoire, des fois qu'il ne se contente pas d'être aussi aimant que léger, des fois qu'il lui fasse le coup du je t'aime, je n'aime que toi, ma vie antérieure fut une erreur. Je serai ton guide. Je suis un bon guide...

Pour l'instant elle m'envoie des SMS, me demandant où se trouve le tournevis.



Elle tente sans doute de me démontrer qu'elle a l'esprit léger, afféré au bricolage...mais moi je m'en fou du tournevis. Elle n'a qu'à le chercher le tournevis, il est à sa place mon tournevis, est-ce que j'y peux quelque chose si elle ne sait pas où le trouver, maintenant que je suis viré de chez moi. Et lui il n'a qu'à le chercher, l'amant de ma Lionne où il se trouve mon putain de tournevis, même que j'en ais plusieurs, des petits, des gros, des cruciformes et même des usagers qui ne servent plus à rien.

Ils sont là où je les range depuis dix ans, dans le troisième tiroir du bas dans ce qui était il y a peu encore mon dressing, sauf le petit avec un manche en bois, qui me venait de mon père, que j'ai emporté avec moi, bien qu'il soit moche.

C'est drôle cette relation presque passionnelle que j'entretiens avec les outils de mon père, comme si c'était un lien avec lui, avec son âme, avec sa sagesse. Comme lui ils ne parlent pas, mais comme lui ils sont efficaces.

Mon dressing, conçu sur mesure par mon pote architecte et bâtisseur, avec des placards aux petits oignons, disponibles et accueillant, rectilignes comme à la parade, recouvert d'un placage de bois africain lisse comme des culs de nones, avec des tiroirs qui se tirent comme des Bentley sur l'asphalte, sans faire de bruit, il est désormais le sien. Elle aura pris possession de mon espace en prenant soin d'en chasser mon odeur pour y aligner des foulitudes de vêtements inutiles et destinés à être uniquement suspendus, vu qu'elle ne peut plus les mettre depuis des lustres, vu qu'ils semblerait qu'au fil des années ils aient fini par rétrécir.

Alors son SMS recherche de tournevis, benoitement envoyé vers 22H, histoire de me faire croire qu'elle bricole ou qu'elle n'a pas ce soir son nouveau bricoleur de cœur, ou qu'il ne sait rien faire de ses dix doigts, franchement je m'en tape !

Dans la boîte aux lettres que je devrais lui déposer le tournevis, mais je l'ai pas son tournevis qui est accessoirement mon tournevis. Je lui ai laissé

avec mes meubles, mes livres, mes chiens, mon lit et le reste. Pourquoi d'ailleurs devrais-je le lui déposer, à supposer que je l'ai pris ?

Elle n'a qu'à pas bricoler, elle n'a jamais bricolé en 24 ans à 22 H, ou alors dans l'urgence, quand je n'étais pas là et de travers. Je m'en fou qu'elle ait besoin d'un tournevis, cruciforme en plus. Je me demande s'il n'y a pas là une allusion à ma propre situation...

Alors au secours, je manque d'air, j'ai tout qui tourne autour et je voudrais que cela s'arrête. Je dois être dans un mauvais rêve.

Vivre sans elle dépasse ma réalité.

Moi qui vendredi était si content des commentaires et du satisfécit de mon médecin au vu de mes analyses, de l'arrivée du printemps, me voilà sous la terre, déboussolé, comme saoul, « perdido ».

Je fais tout comme d'habitude mais je ne me rappelle de rien. Je vais au boulot le matin, je ferme ma porte et je ne fais rien. Je fume cigarettes sur cigarettes sur mon balcon, je regarde en bas, je regarde au loin, je ne vois rien, ma tête triture les mêmes palabres mentaux, les mêmes questions, les mêmes interrogations. C'est monotone un film triste qui passe en boucle. On a envie d'appuyer sur le bouton « forward » mais il n'y a pas de bouton, pas de solution, puisque l'on ne comprend pas la question.

On revient à soi, on tourne dans soi, on se déteste, on éructe de douleur, de peur, le vide apparaît soudain. Une vie ratée, sans s'en rendre compte, des années de perdues, sans s'en rendre compte.

En attendant je ne facture rien, je ne dis rien, je ne réponds rien hormis le sempiternel et vide « ça va très bien merci ».

Ma secrétaire est inquiète, je dois sans doute avoir changé de couleur, mais heureusement les autres ne perçoivent rien, vu qu'ils bossent et qu'ils ne peuvent pas penser que moi, leur patron, leur guide fraternel, je suis en train de dépérir, que je suis cassé, que je coule...

Elle, elle se doute de quelque chose, elle se demande peut-être même si des fois ma Femme ne m'aurait pas foutu dehors de chez moi, pour se ressourcer, pour retrouver ses bases, pour se reconstruire et accessoirement pour s'envoyer en l'air, vu qu'avec son vieux Lion ça n'est plus la grande roue depuis des lustres.

Il paraît que cela fait cinq ans. Cinq ans déjà ?

Moi je ne m'en souviens plus, ou plutôt je m'en souviens très bien. C'était à Venise, dans une suite du Gritti, un soir de réveillon. Un dernier câlin sans plaisir, sans passion, sans émotion, une ultime évocation dans la fumée d'un pétard, d'une étreinte devenue incongrue.

Alors je l'ai laissée de côté la gaudriole avec ma Lionne. Un repos mérité après plus de 20 ans d'exercice. De la sérénité, de la tendresse, de l'intelligence, de la complicité, voilà ce dont nous avons besoin pour nous aimer encore, au-delà de notre fatigue. C'est ce que je pensais. Cela me semblait raisonnable, normal. Aujourd'hui je réalise mon erreur. Elle n'a pas du tout ressentie la même chose, elle n'a pas partagé ce même besoin de sérénité, de détachement de nos corps devenus lourds. Elle n'a pas été pas d'accord et finalement elle me jette.

Je comprends sa quête de jeunesse, son manque de câlins, de ce que je ne lui donne plus. Je comprends qu'elle veuille être aimée et aimer, charnellement, totalement, s'abandonner, comme autrefois, avec quelqu'un d'autre.

Nous n'avons pas su prolonger l'envie de l'autre. Je ne sens pas coupable de cette usure partagée de nos jeux amoureux. Ce sont eux qui nous ont abandonné, des maux de corps, mais pas de cœur.

Jamais l'éloignement de mes sens n'a détruit l'attachement, le respect, la tendresse que je lui porte, cela n'a rien annihilé, rien atteint. J'ai pour ma Lionne les mêmes inquiétudes, la même attention, la même compassion

qu'au premier jour, je devine au son de sa voix, à son regard, si elle est fatiguée, ou enjouée. Je perçois son émotion à la transparence de ses yeux.

Quoi d'étonnant à tout ça, puisqu'elle est ma Femme, l'être vivant qui m'est le plus proche, le plus cher.

A propos, je n'ai pas eu le temps de vous décrire ma Femme, et vous me pardonneriez cet oubli indélicat.

Elle a été mon bon guide de ma vie sociale et professionnelle et donc de ma réussite.

Elle a été aussi une compagne aimante, une épouse attentive, autrement dit comme une reine effacée mais toujours présente, parfois isolée, souvent ennuyée de me voir demeurer au centre du regard et des sourires des autres, sans pouvoir leur dire ce bonhomme que vous aimez, c'est le mien, il est mon œuvre, il est mon souci, ma préoccupation, je le soigne, je le patiente, je le rends meilleurs, plus attentif, plus indulgent, son talent c'est le mien, son aura je la partage, il est moi et je suis lui.

Ma Lionne c'est un regard, ce sont des yeux d'un bleu qui n'existe pas, un bleu que même les chinois faiseurs de porcelaines si miraculeusement diaphanes n'ont pas réussi à reproduire. Son regard il vous laisse sur place, immobile, sans voix, des yeux si intenses que l'on se demande même si elle peut voir avec. Il m'a piégé ce regard, moi le séducteur, le matou insatiable d'alors 35 ans, je me suis retrouvé miaulant à la lune devant ma belle aux yeux si profonds.

24 ans plus tard et foutu dehors, je miaule encore, certes la voix est rauque, douloureuse car je suis tombé du toit dans le caniveau, je suis mouillé, trempé, essoré tel un vieux matou devenu descente de lit, je suis tombé de mon nid. Pas vendable à la SPA le vieux greffier. Efflanqué et boiteux, tout mité, cassé le bonhomme.

Ce serait bien entendu plus simple de pouvoir s'échapper, de ce dire foutaises, balivernes et mauvais trip d'un instant, je m'en fou, à moi la vie,

à moi la « libertad », mais je suis incapable de me bouger la tête et encore moins le reste. Comme Gavroche, je me suis ramassé par terre, je me suis explosé et rien ne va, tout s'effondre, mes certitudes, mes repères, le nord est au sud, l'ouest est en Chine, l'eau au-dessus de ma tête, je marche sur le ciel et j'ai mangé mon chien ce matin au petit déjeuner. Je couche avec le poisson rouge de la voisine et je suis l'amant de la concierge.

Une question me hante. A-t-elle seulement pensé à moi quand elle m'a viré de chez moi ?

S'est-elle posé la question de l'effet que cela pourrait produire sur moi le fait de devoir quitter ma Lionne, ma maison, mon nid, mes meubles, mon espace, ma tanière, bref, de nous déchirer en deux morceaux ?

S'est-elle demandée combien cela allait m'atteindre, me blesser, me faire mal ?

Elle m'écrit être désolé d'avoir pu toucher mon « amour propre »...ce doit être de l'humour...

Mon amour propre ? Elle doit avoir décollé pour une autre planète. Il ne s'agit pas de mon amour propre, il s'agit plus simplement de moi, de l'être humain encore vivant, moi ton vieux Lion de bonhomme qui a pris des coups, qui a perdu des poils et qui a des cicatrices un peu partout, l'efflanqué de l'existence qui a perdu de sa superbe, mais qui a gagné en expérience, le solide qui ne pleure sur la pauvreté du monde comme les cons à la télé mais qui fait face, qui tout en ayant un cœur, ses fragilités, ses équilibres, ses besoins de repaires, ses incertitudes, ses manques, ses faiblesses, essaye de lutter, d'améliorer les choses, de résister. Amour propre, mais c'est une blague !

Moi je suis cassé, chancelant, alors parlons d'autre chose que de mon amour propre. Il s'agit de ma survie, de ma reconstruction.

Pour cela il faut d'abord que je me ressaisisse, que je redresse la tête, que je sorte de cette idée obsessionnelle, de ce cauchemar. Il faut que je me

calme, que je respire, que je sorte de ma tachycardie mentale, de mes idées grises et mauves. Je déteste le mauve, c'est déprimant le mauve, ça n'est pas latin, pas de chez nous, ça ressemble à une overdose de Sidibraïm déposée sur le trottoir. Tout est mauve en ce moment, ce que je bois, ce que je mange, les gens dans la rue, les feuilles des arbres et même les feux rouges.

Pourquoi sombrer maintenant alors que je suis toujours vivant, que c'est le printemps, que les femmes sont belles, que je vais pouvoir repartir à la chasse et rencontrer de nouvelles étoiles filantes. Des belles à envisager dès le premier regard.

Mais j'ai beau faire un effort de concentration, je retombe dans mon tsunami conjugal. C'est quoi cette idée de m'avoir foutu dehors de chez moi, de chez nous, alors que nous l'avons bâti ensemble notre nid.

Pourquoi m'a-t-elle jeté, je ne suis pas un mauvais homme, je me lave tous les jours et je me brosse les dents. Serait-ce ma vieillesse commençante, mes cheveux clairsemés et mes rondeurs perdues ?

Serait-ce mon goût pour la vie, le fait que je ne me soucie ni de demain, ni de ma banquière, ni de ma mort peut-être prochaine ?

Ou serai-ce qu'elle espère refaire sa vie avec un cadre de la Caisse d'Epargne qui aime le football ?

Je ne sais pas mais si c'est le cas je ne peux pas lutter, je démissionne, je renonce. Je ne suis ni un écureuil ni un aficionado du ballon rond. Je suis un intellectuel bricoleur, qui aime Mozart et faire la cuisine, un amoureux de la vie, du beau, du vin, un jouisseur qui a de qui tenir si j'en crois la vie de mes ancêtres.

Peut-être n'aurait-elle pas osé, si j'avais été le Père des enfants que nous avons tant espérés, ceux qu'elle n'aura pas eu de moi. Dieu qu'elle a lutté contre dame nature pour tenter d'en avoir. Le souvenir de ces mois passés ensemble à espérer, de ces multiples consultations et branlettes en

éprouvettes, devant un vieux journal cochon abandonné par un collègue prévenant dans la même situation, me hantent.

In vitro cela s'appelle, mais c'est un mot bien délicat au regard de la souffrance qui fut la sienne, pendant tous ces mois de violence morale et physiques, d'échecs répétés. Ce fut beaucoup plus qu'une preuve d'amour. Ce fut l'offrande de sa jeunesse, de ses espoirs, la démonstration d'un amour sans limites, d'un don absolu. De ces mois je conserve chaque instant, de son infinie tristesse je conserve la douleur. Elle est alors devenue ma Madone de tendresse, d'abandon. Mon cadeau d'amour que l'on veut préserver et protéger.

Jamais je n'ai eu l'indécente idée de la quitter, pour suivre un autre regard, un autre sourire. Jamais je n'ai imaginé pouvoir m'en éloigner, la laisser seule avec des montagnes de papiers, de factures et autres formulaires qu'elle déteste. Jamais je n'ai voulu lui faire du mal ni la blesser. Jamais je ne l'ai méprisée. Jamais je ne l'aurais piétinée ou jetée.

J'ai depuis 20 ans renoncé à être Père. J'ai renoncé à prolonger ma propre existence à être le guide de mes propres enfants.

Mais aujourd'hui c'est moi qu'elle jette. Peut-être est-ce la boucle finalement logique d'un couple sans enfants communs. Le constat d'une vie partagée pour rien. Une vie à deux stérile hier, stérile aujourd'hui et stérile demain. La peur du futur sans autre certitude que de vivre comme deux vieux albatros passablement déplumés sans aucune progéniture qui puisse vous secourir.

En me jetant peut-être espère-t-elle pouvoir plus librement créer à nouveau le désir d'elle, de son corps, de son être. Moi ça n'est pas son corps que je désire, c'est elle, c'est sa présence, c'est sa douceur, c'est son âme. J'ai besoin d'elle non pas ou non plus comme une amante, mais comme une aimante.

Certes mes yeux ne brillent plus devant sa nudité, pas plus au demeurant que les siens devant la mienne, mais cela est-il un vrai enjeu, une vraie question ?

Moi la tendresse pour l'autre et de l'autre me suffit, elle me comble, elle est forte, constante, émouvante, elle ma et notre poésie.

La tendresse qui s'est substituée à la folie nécessairement passagère de nos jeunes corps entremêlés, prolonge ma vie d'homme elle la forge, elle la consolide et me grandit.

Elle est fatiguée de moi, je le suis d'elle, mais il ne s'agit là que de la lassitude de nos enveloppes. Moi mon cœur bat pour la différence, pour aimer l'autre sans me poser de question, pour l'aimer comme je respire. Elle est ma certitude. Elle est moi, tout comme je suis elle. En dépit de tout, de ses rides, de ses rondeurs devenues lourdes, elle est mon tempo, ma vibration. Le nid je l'ai construit pour elle, je l'ai rendu douillet et beau pour elle. Vivre sans elle est impensable ou plutôt vivre sans elle, pourquoi faire ?

Je commençais seulement à pouvoir espérer devenir paisible devant le temps destructeur. Avec elle je commençais à pouvoir construire mon salut. Je voulais la protéger au cas où je viendrais à ravalier mon certificat de baptême et voilà qu'elle me jette alors que tout commençait à ce construire dans ma tête.

Elle dit être fatiguée de moi, de mes râleries devant la télé, de ma mauvaise humeur, de mes silences, de ma tronche triste et préoccupée.

Elle doit sûrement aussi penser aux moments espérés et perdus, aux silences de trop, aux gestes de tendresse qui ne sont pas venus, aux mots d'amour évanouis.

Mais n'est-ce pas le temps où l'on peut légitimement aimer différemment ?



Aimer l'autre sans question, sans mots, sans gestes, aimer zen, sans réserve, de tout son être de toutes ses forces ?

Est-ce une faute d'être ainsi qui puisse justifier tout ce gâchis ?

24 années de vie commune piétinées, annihilées.

Prends ton baluchon et tires toi, dehors le vieux qui certes paye tout depuis tout ce temps, mais qui fume des cigarettes que je n'aime pas, qui va aux filles de temps en temps et qui rouspète devant les infos de TF1 ....

C'est à la fois un peu court et surtout dure à avaler.

Si elle veut aller aux garçons, libre à elle.

Si elle veut séduire, libre à elle.

Elle a sa liberté et je n'ai rien à dire si cela peut lui faire du bien.

Le paradoxe est que depuis qu'elle m'a viré de chez moi, elle se préoccupe de mon bien être ménager, m'encourageant par Texto, le mode préféré de communication des couple illicites ou rupture de bans, à bien me nourrir et à faire faire mon ménage par notre employée de maison. C'est très gentil, comme aurait dit sa Grand-mère.

Exit ainsi les mots manuscrits qui laissent de traces. On préfère l'électronique c'est plus branché et plus prudent comme mode de séparation.

Les jeunes couples écrivent :

Je ne t'aime plus : Texto

Retourne chez ta mère : Texto

Ca s'évanouit avec le reste.

Les descendants de ma Lionne affirmeront peut-être ainsi un jour qu'elle aura été lâchement abandonnée par son vieux Lion volage. Trompée, esseulée et meurtrie.

*« Va chez le coiffeur et apporte-moi ton pantalon pour que je lui fasse un ourlet »*

Ce dernier texto je viens de le recevoir. Moment surréaliste sans doute, gestuelle Dalinienne alors que je porte ce même pantalon de WE sans ourlet depuis plus de deux ans !

Elle me fou dehors mais elle se préoccupe de mon pantalon, tout en prenant soin d'ajouter que je devrais aller voir un psy, dont elle me donne le nom et l'adresse, pour faire face à ce qui doit être pour moi un « mauvais moment » !

Je dois sans doute rêver.

Me faire aider mais en quoi ?

Je ne suis pas déprimé, je suis viré de chez moi, ce qui sauf erreur ne relève pas de la même problématique. Certes je suis en passe de le devenir, mais pour l'instant je gère seulement ma colère, je me canalise, je me retiens.

Peut-être qu'elle s'imagine que la simple lecture du mot psy va m'apaiser, en me conduisant à penser que mes maux, mon chagrin, ma douleur ne sont pas réels. Que c'est moi qui suis très normalement déprimé, que le psy à 100 euros la demie heure, il va bien m'expliquer que c'est ma tête qui est malade, mais qu'après une cinquantaine de séances j'irai beaucoup mieux, que je serai certes toujours viré de chez moi, mais que grâce à lui je m'en foutrai complètement..

Mai bon dieu, mon mal être du moment ne relève pas de mon moi, mais d'elle, ma tête elle fonctionne parfaitement. Je sais encore parfaitement ce que viré veut dire, dehors, exit ma poule, get away guy, gerade aus...

Je ne suis pas malade je suis en manque d'elle, je suis en manque de nous, je suis en manque de mon nid.

Pas besoin de psy pour m'expliquer que c'est normal que je souffre et si besoin que c'est elle la salope. Elle n'est pas une salope, elle est ma Femme, elle est ma Lionne, le centre de mon existence.

Elle est mes poumons, mon oxygène, ma douceur, mon humour, ma copine, ma partie double, mes dépenses.

Elle est celle qui a voulu et qui a tout fait pour me faire grandir, pour changer mon look à la con de jeune pédant provincial.

Elle est celle qui a voulu me donner un enfant, au prix de sa jeunesse, de sa peau meurtrie.

Et dire qu'en plus elle me demande d'aller sans tarder chez le coiffeur, c'est le comble !

Elle pouvait se le permettre quand nous étions mariés pour de vrai, mais maintenant je trouve cela audacieux.

Qu'elle les garde ses recommandations esthétiques pour celui qui la comblera bientôt de câlins et de mots doux, pour celui dont elle rêve, qui n'aura lui, ni soucis, ni humeurs, ni défaut.

Iso 2010 il sera le mec !!

Il aimera le football, il ne fumera pas, il ne boira pas, et comme moi il fera les courses, la cuisine, les œufs mimosa, le beurre blanc sans laisser les échalotes dedans.

Il descendra la poubelle et il sortira mes chiens.

Deux fois par mois il ira chez le coiffeur, s'il lui reste des poils et si cela lui chante.

Mais, je vous en supplie foutez moi la paix avec les miens, d'abord ils sont à moi, ensuite je les laisse pousser comme je veux mes poils, ils ne sont plus en indivision, ce sont mes tifs et je revendique le droit de m'occuper seul de leur repousse hésitante, de leur fragilité, tout comme de la mienne.

S'il me reste en ce moment une seule chose dont je puis prétendre être maître ce sont eux.

Reconstruire, il faut nous reconstruire, me dit-elle, sur un autre mode, sur d'autres paramètres. Bonne idée, je veux bien porter un casque, gâcher du béton et pousser la brouette, mais en attendant je suis comme un con dans 50 m<sup>2</sup> et je profite pleinement des conseils qu'elle me donne sur mon look, alors que logiquement elle devrait se foutre comme du quart de sa moitié de semelle, au même titre qu'elle le fait de ma propre personne, moi qui ait cessé de lui plaire, sauf à me reconnaître la qualité de vieux et fatigué compagnon devenu au fil du temps principalement trésorier payeur général à défaut d'autre chose.

En réalité je me demande si au-delà de ses mots de compassion pour la situation qu'elle impose je ne suis pas en définitive le dernier de son problème à mon ex moitié, dès lors que je vais assumer son train de vie.

Je t'ai fait mon bonhomme, donc maintenant tu rembourse en assumant mes vieux jours, mais tu demeures où tu peux, en dehors de chez moi.

Toi tu casques et moi j'ai la soixantaine libre et joyeuse.

A nous deux Meetic. A moi les mâles disponibles et tendres, à moi les fantasmes, à moi le désordre, à moi mes 120 m<sup>2</sup> pour étaler mon bordel personnel au sixième étage d'une belle avenue avec vu, soleil toute la journée et la clim, avec qui je veux, quand je veux, mais toi tu pourras toujours m'inviter à déjeuner, de préférence au Plaza ou au Raphaël et puis de temps en temps nous ferons un dîner chez moi, histoire de continuer devant les autres.

A moi donc les mêmes avantages que durant notre vie commune, mais désormais, sans toi, je t'aime toujours tu sais, mais je ne peux plus supporter de vivre avec toi.

Je suis désormais son petit mari « Amora », comme le pot de moutarde, posé à côté de son assiette, mais moi en plus je paye l'entrecôte...

Je vais bien. Je vais très bien. Je suis content. Tout est super. Ne vous inquiétez pas Docteur Toc, je vais bien prendre mon anxiolytique...et aller gagner des sous.

Je suis enfermé chez moi. Je profite bien du moindre centimètre carré. Pour l'instant essentiellement celui de mon écran d'ordinateur. Malgré mes efforts de concentration je m'ennuie d'elle.

Bien sûr j'ai le souvenir de mes amours infidèles, du corps si beau de ma dernière étoile filante, mais elle a disparue aussi vite qu'elle est arrivée, comme prévu, et comme souhaité, puisque je ne voulais rien construire avec elle.

Pas faire de mal à ma Lionne, c'était le deal clairement exprimé à ma beauté du moment. Alors elle aussi s'en est allé, la même semaine, merde alors !

Disparue ma petite douceur passagère. Sans doute aura-t-elle cédé au regard d'un autre, d'un beau matou de passage en rêvant déjà d'une vie de vrai couple. C'est la loi de la différence, elle avait 28 ans, c'est le prix à payer pour mon pêcher de déraison.

J'aurai ainsi eu le privilège dans ma vie d'avoir été planté dans la même semaine par deux femmes, l'une est celle de ma vie, l'autre était celle du moment.

Semanis Horrabilis n'eut pas manqué de dire la Reine d'Angleterre.

La décision de ma Femme je peux tenter de l'analyser, mais celle de ma belle de passage je n'ai pas les clés. Elle m'a laissé là un soir en me disant simplement au revoir, on s'appelle, et puis plus rien, comme dans les steppes, le silence ...

Vendredi mon albatros me jette et lundi mon oiseau des îles me laisse choir. La Bérézina du cœur et le Trafalgar du lit en l'espace de trois jours, ce doit être dans le registre « serial fired » un score à battre.

De mari payant moult taxes d'habitations et d'amant furtif, je me retrouve dindon farci.

Comment je vais ? Mais très bien mon Cher, et vous-même ?

J'ai envie de hurler, je ne sais plus où je suis, ce que je fais, ce que je devrais faire, ce que j'ai dit, ce que j'ai oublié de faire.

Très, très, bien et Vous ?

Je m'en fou moi comment il va, je coule, je me délite.

Faire un pause, elle veut faire une pause, sortir de la routine ne plus vivre collée, il lui faut du temps, de l'espace, de l'air, pour construire avec moi autre chose que cette cohabitation devenue à ses yeux sans tendresse, sans douceur.

Elle veut redécouvrir l'émotion d'un rendez-vous avec moi, s'y préparer, aller chez le coiffeur, s'invitée à dîner chez moi, partir en WE à l'hôtel, le cœur joyeux.

Elle voudrait me renifler le museau de temps en temps, à condition qu'il soit souriant. Devenir une épouse copine, me raconter ses rencontres, partager quelques secrets et garder pour elle les autres, les vrais, les trucs pas racontables pas avouables, son plaisir, ses jouissances, ses battements de cœur à la vue de son dernier « blind date ».

Elle veut demeurer ma Femme, faute de pouvoir vivre sans moi, mais dans sa tête seulement.

Quel pied !

Je suis l'homme de sa vie, mais satellisé, comme sa lune je devrais tourner autour et l'éclairer de temps en temps, sans faire de bruit, sans rien demander.

Est-ce le refus de vieillir ou la a peur de mourir qui lui fait perdre le bon sens, ou est-ce moi qui suis à côté de mes pompes ?

A-t-elle raison de m'éloigner ainsi d'elle, de son quotidien, d'interrompre sans préavis notre vie partagée au risque de me piétiner, de m'anéantir, de me détruire ?

J'aime cette Femme au point de ne même plus me poser la question. Elle relève de l'évidence, de ma réalité, elle est mon deuxième moi, elle est moi, elle est nous. C'est là sans doute ma faute. A force de l'aimer ainsi, sans hésitation, sans interrogation, j'ai oublié de le lui dire, je l'ai aimé tout naturellement, silencieusement, qu'elle erreur !

Pour elle c'était le vide, pour moi la sérénité. Tant de moments, tant de souvenirs, tant de rencontres, tant de regards partagés sans mots échangés mais compris sur l'instant. La mort de mon Père il y a 10 ans. Elle ne m'a pas quitté un instant, elle a porté mon chagrin après l'avoir accompagné tendrement jusque dans son dernier regard. Elle m'a aidé pendant les deux années qui ont suivies à me libérer du souvenir de son agonie, si injuste si longue et douloureuse. L'image de cet homme si digne, de ce guerrier abattu par sa vieillesse a hanté longtemps ma mémoire, pour un jour presque en un instant disparaître pour laisser enfin la place au souvenir apaisé de mon Père.

Un père retrouvé, qui à nouveau a continué de guider mes pas de façon indicible.

Il y a eu ma mort si proche en 2003 à cause de quelques cailloux tueurs égarés dans un petit paquet de chair, en bas à droite à l'intérieur de moi, des cailloux qui font si mal, que l'on voudrait que tout s'arrête. Une souffrance lancinante qui vous laisse là, comme une chose, comme un reste d'humain gémissant entre deux perfusions de morphines.

Là encore elle ne m'a pas laissé. Elle a supporté le spectacle de son homme, replié, chiffonné, amaigri, qui glisse, qui s'éloigne, découpé de l'intérieur par des lames de rasoir imaginaires qui vous hachent sans faire de bruit.

Elle a supporté les délires de ma conscience perdue, l'odeur de ma sueur, mêlée aux effluves de l'éther qui tentent de repousser la mort qui rode.

Elle m'a vu, pendant des jours, des semaines, souffrir, souffrir encore, mais elle m'a tenue la main, en silence.

Il me semble que j'ai perçu sa présence et que je me suis accroché à ses prières, pour ne pas renoncer, pour tenter de revivre, de quitter ces draps si rêches, que l'on voudrait tomber sur le carrelage pour profiter de sa douceur lisse, de sa fraîcheur. Quitter ce linceul, sortir de cette odeur d'eau de javel, de ces bruits le jour, la nuit, qui n'en finissent pas de hacher le sommeil si précieux. S'évader vite, tout de suite, arracher tout ces trucs qui font mal, sur les mains, dans le cou, effacer le cauchemar, respirer, crier de joie, hurler devant un arbre pour lui dire qu'on l'aime, qu'il est beau et doux.

C'était il y a quatre ans. Ma vie depuis m'est revenue. Je peux de nouveau dire à demain. Penser à l'année prochaine est raisonnable, presque une certitude.

Je suis vivant. Quel cadeau !

Je devrais m'attacher simplement à ce privilège et relativiser ce qui m'arrive, voir même m'en foutre.

Je suis viré de chez moi, et alors, est-ce finalement si grave ? Ne s'agit-il pas d'une simple anecdote, d'un incident de parcours, sans importance véritable ?

Ma tête me le dit, mon esprit me le dicte, mais le reste ne semble pas s'y faire. Est-ce l'égo de Monsieur qui éructe et qui a même des pulsions de grossièreté, où est-ce le cœur du vieux Lion qui pleure ?

Je ne me sens plus tout à fait libre de moi.

Est-ce grave Docteur ?



Suis-je encore normal ou bon pour Sainte Anne ?

Après tout je vais pouvoir maintenant me coltiner sans plus de retenue avec le PAF, le soir devant ma télé quand j'en aurai une. Je vais pouvoir engueuler les cohortes de crétins, les fils de chanteurs qui viennent asséner des mièvreries bien pensantes à des millions de gens qui se délectent du pathos émotionnel ambiant.

Je vais pouvoir zapper les pubs, le football.

Exit la télé réalité, le téléthon et ses cohortes de bobos qui pleurent, la main sur le cœur, mais qui ont le cul dans la soie, dès l'émission achevée.

Je vais pouvoir regarder la Formule 1 et les films cochons du samedi soir, les reportages en noir et blanc qui passent en boucle sur l'aviation.

Je vais pouvoir ne pas la regarder la télé devenue la « schnouffe » du bon peuple de France, comme dans le reste du monde qui au fil des satellites accèdent à la culture et aux "Big Mac".

La boîte à conneries qui permet aux couples usés de ne rien se dire en avalant en silence la pub en même temps que les nouilles des annonceurs.

Achètes mes pattes, bouffes et tais-toi.

Ma Femme elle adore les Feux de l'Amour, les films à l'eau de rose, peut-être rien que pour m'emmerder, vu qu'elle a fait des études de lettre. Bref un modèle sophistiqué qui parle quatre langues, alors allez comprendre !

Soit elle est à moitié stupide, soit à moitié chiante. Soit elle se planque de moi, de ma conversation, devenue sans surprise, puisque je ne parle jamais de ce que je fais, pour cause du secret auquel je suis tenue et grâce auquel je gagne notre vie, mais uniquement de ce que je pense. Alors forcément comme je ne peux pas changer de tête, ni de crâne, cela doit finir par avoir une certaine monotonie.

En tous cas je vais pouvoir plus facilement chercher une autre étoile filante, quand j'aurai retrouvé le moral.

Mais pour l'instant asséché qu'il est devenu mon moral, je suis comme un caillou sec. Un tas de moi.

Plus de fantaisie dit-elle. Mais est-ce bien vrai ?

C'est vrai que je suis ordonné. Le petit vieux, il m'appelait mon Frère quand j'avais six ans tellement je rangeais bien mes affaires dans ma si petite chambre, sans fenêtre de la rue Jacob. C'est à cause d'elle que je ne supporte pas de manquer d'espace...

Je n'ai pas de mérite, c'est comme dans ma tête, tout bien en ordre, du moins quand je suis en état de marche. Un vrai semainier, un meuble à tiroirs, comme dans les vieilles pharmacies.

Alors forcément, je ne fais pas très artiste. Je suis à jour dans le paiement de mes factures, pas de plis recommandés, pas d'huissiers qui tambourinent à la porte, je sais où sont les garanties du fer à repasser et du réfrigérateur. Je n'ai jamais été au chômage. Un vrai mari chiant, réglé comme un horaire des trains, rien qui dépasse. Mes chaussettes sont dans le tiroir. Mes costumes sont sur leurs cintres. Ma voiture est propre. Les carottes dans le tiroir de droite en bas du frigo, à côté des oignons. Tout est nickel partout.

Elle a sans doute raison, ça doit finir par être pénible au fil du temps.

Mais ai-je perdu vraiment toute fantaisie. Ce serait dommage moi qui ai la réputation d'avoir le sens de l'Humour

Ma banquière elle, au moins, ne partage pas le point de vu de ma Femme.

Elle pense elle que je suis l'un des meilleurs fantaisistes parmi les riches clients de sa noble et protestante maison !

Baptisé catholique, ce qui doit déjà être une curiosité dans le fichier clients de la Banque, je n'ai pas fortune à gérer, ce qui doit aussi me distinguer des clients bienvenus et habituels. Mais surtout, je suis en découvert permanent ce qui relève de l'exception voir même de la curiosité au sein de cette vieille maison feutrée. Il y a longtemps que j'aurais dû être viré, si ma banquière n'était pas aussi et surtout celle de ma Femme.

Elle a du bien ma Lionne, elle a des garanties. Alors forcément on me parle gentiment, non pas par mes mérites, mais parce que je suis le vieux Lion de Madame. Situation compliquée mais gérable finalement tant que la corde ne casse pas.

Je puis donc affirmer que ma banquière ne partage pas l'opinion de ma Femme quant à mon absence de fantaisie, mais nous partageons avec ma Femme la même banquière.

L'argent n'a pas de sens pour moi. Je n'y attache aucune importance dès lors que j'en ai suffisamment pour ne pas y penser, comme disait François Mauriac.

En ce moment je ne pense qu'à ça, parce que je n'en ai pas, ou plutôt je n'en ai plus. Tout dépensé, sans m'en rendre compte, sans compter, sans m'en inquiéter.

Je pourrais donc déchanter, comme la cigale, me demander comment revenir à meilleur fortune, mais en réalité je m'en fou de mon découvert, de mon gouffre en moins plus. Elle n'a pas de poche la dernière chemise comme disent les Suisses.

Cela contrarie ma Lionne. Paradoxe de l'existence et du couple je suis ordonné en tout, sauf en finances, elle est désordonnée en tout, y compris pour les sous, mais elle ne supporte ni de pouvoir en manquer ni mon imprévision financière, comme si l'argent que je n'ai plus je l'ai dépensé pour moi tout seul.

Mais s'il n'y avait que cela entre nous comme source de palabres et de ressentiments, nous serions au paradis.

Toujours à l'heure le vieux Lion pour rentrer tard de son boulot, sans prévenir qu'il va rentrer, puisque c'est comme ça tous les soirs.

Alors forcément la Lionne elle finit par s'étonner que son bonhomme puisse ne pas penser à lui téléphoner, pour lui dire qu'il rentre, qu'il arrive.

Lui pense que ça ne sert à rien de l'appeler, puisqu'il rentre tous les soirs, et que téléphoner de la voiture n'est pas permis, sauf à avoir une prothèse argentée sur l'oreille comme dans Star Trek au risque d'avoir l'air d'un con..

Pendant ce temps sa Lionne, elle, pense qu'il ne l'aime plus.

Elle voudrait un coup de fil de son mâle, pour qu'il lui dise des choses, pour lui dire qu'il est content, qu'elle lui a manqué, qu'il est heureux de la retrouver...bref qu'il lui cause alors qu'il roule vers elle.

A force d'attendre cet appel qui ne vient jamais un beau soir, la sanction commence, elle ne l'attend plus et dîne seule devant la télé...

Elle pense « tant pis t'avais qu'à prévenir... »

Comme l'incompréhension fondamentale se poursuit, qu'il rentre toujours tard sans téléphoner quand il rentre un soir le bonhomme, non seulement elle a dîné, mais elle le laisse seul devant une assiette vide, et part dans sa chambre envoyer des emails ou téléphoner à sa Mère.

Alors forcément lui le bonhomme il se demande pourquoi il est rentré en ce pressant, alors qu'il aurait pu finir de gérer un boulot urgent sans avoir à négocier un délai avec son client. C'était uniquement pour ne pas la laisser dîner seule,

Elle à nouveau boudeuse part dans sa chambre en pensant « c'est trop tard mon poulet... »

Alors le vieux Lion fatigué, qui se doute bien du qualificatif dont elle l'a silencieusement honoré, finit par aller se coucher, tristement, sans fierté, le museau plissé, en marmonnant la règle nouvellement pour lui découverte « Pas de téléphone, pas de dîner » et il se dit qu'il ferait bien de l'enseigner aux jeunes lionceaux au sein de son bureau.

Elle, ce soir-là elle est contente. Elle a protesté. Elle a affirmé son autonomie et elle lui fait un peu mal. Maintenant elle peut téléphoner tranquille, histoire de compenser sa solitude. Elle, elle adore le téléphone, elle passe des heures au téléphone, c'est normal puisqu'elle s'ennuie.

L'ennui, c'est peut-être la clé de notre tsunami conjugal.

Elle a été journaliste ma Lionne, connue et reconnue, elle a été invitée, choyée, poupoutée, adulée, elle ne l'est plus.

Plus de considération, plus de courrier de ministre, plus d'invitations classées par ordre d'importance. Plus rien, le vide, deux chiens et un vieux Lion déplumé, plus drôle, qui ronchonne le soir, qui n'est pas causant le matin.

De plus il n'est jamais là.

Plus elle s'ennuie de ces vides autour d'elle, plus l'usure gagne, elle ne l'attend pas, elle ne l'attend plus. Plus de désir de le voir, de lui parler, que la peur de sa mauvaise humeur, encore. Plus de dîners avec des amis, mais des sorties avec sa copine qui aime le théâtre subventionné.

Plus envie de partager les WE à la campagne. Envie de vendre la maison. Envie de changer de vie, de mari, de prendre un amant, envie d'être aimée, désirée, adulée, choyée, envie de bonheur...Mardi Psy. Mardi coiffeur. Mercredi théâtre, Jeudi Darty, Vendredi aquarelle.

La routine d'une vie de bourgeoise devient insidieusement insupportable en même temps que la faute de l'autre. « Toi au moins tu bosses, toi tu vas au restaurant, toi tu es connu et reconnu, toi tu t'éclates, moi je gère les femmes de ménage... »

Ne suis-je donc plus à ses yeux que le miroir de son propre ennui?

Comment vais-je pouvoir survivre dans son cœur si elle ne voit plus en moi le fruit de sa propre réussite, de nos efforts partagés, de nos sacrifices, si la reconnaissance dont je bénéficie au plan professionnel devient pour elle un poids ?

Comment vais-je pouvoir simplement lui dire que je suis fatigué, harassé, préoccupé, sans qu'elle le vive comme une sorte de reproche au regard de son propre désœuvrement ?

Deux vérités, deux points de vu, deux vies à l'évidence complémentaires qui deviennent parallèles.

Le monsieur voyage et madame s'occupe des corvées.

Comme si les voyages de Monsieur étaient des séjours au Club Med.

Comme si le fait de mettre ses fesses pendant 12 heures dans un siège d'avion en classe business lui procurait un plaisir intense.

Non seulement monsieur ne méprise pas les occupations de madame, qu'il n'exige au demeurant pas qu'elle fasse, mais il veille en plus à soustraire les corvées véritables.

Dis mois cousin homo sapiens sapiens t'es-t-il arrivé de te faire mettre dehors de ta caverne par ta compagne, gardienne du nid et du feu ?

Sans doute pas, car il lui aurait été bien difficile à la Madame d'assumer, la bouffe, de garder les nias et le feu allumé.

Pas la Grande Epicerie, pas Télémarket, pas Nicolas, pas de Sushis minute, rien de tout ça, alors moins facile de virer Monsieur, qui au demeurant lui

aurait sans doute mis une prune, si elle avait eu l'audace de le lui demander.

Etendue sur place elle aurait été l'indépendantiste, avec deux dents en moins. Elle en aurait vu des petits oiseaux, pas de ceux qui si on les chatouille se mettent en majesté, non en couleur ils auraient été les titis, tournoyant au-dessus de sa tête, comme dans les dessins de Folon.

Aujourd'hui tout est bien différent. On vire monsieur et puis on lui demande une rente.

La seule chose qui me console est que ça n'est pas un Maurice à moustache qui m'ait mis à la porte de chez moi.

Il arrivera peut-être un jour prochain celui-là et peut-être même qu'il s'installera dans mes meubles comme tout bon voleur d'épouse ou chasseur de veuve. Peut-être même qu'il est déjà là.

Je me demande d'ailleurs si je n'en suis sur le point de le souhaiter, non pas qu'elle soit veuve, mais que le Maurice il s'incruste, ne serait-ce pour qu'elle fasse la différence et pour qu'après quelques roucoulades échevelées elle puisse le virer à son tour, son amoureux transi, son matou d'occasion veuf trop tôt ou divorcé trop tard, sans doute accessoirement père de quelques enfants chiants et jaloux.

Un beau Roméo, lui aussi, éclopé de l'amour, occasionnellement gouteur d'anxiolytiques, un ex joyeux cadre de banque, un ex chercheur d'emploi et devenu sur la fin « Consultant » en « Free Lance ». Plus Free que lance le mec, juste de quoi ses donner une contenance et un statut social dans les discussions avec les potes, avant d'être lui aussi sans doute été viré par sa Femme.

Un collègue à moi le Maurice. Tout juste s'il ne va pas prendre ma place par solidarité. Histoire de s'entraider un peu, comme d'anciens combattants ayant servi ensemble.

Je veux aller mieux. Je veux penser que tout ceci est salvateur, le début d'une histoire renouvelée. Je suis certain qu'elle est malheureuse ma Lionne, qu'elle culpabilise seule le soir en regardant les cendriers vides, signe de mon absence, de mon licenciement.

Je veux penser que c'est peut-être le prélude d'une prochaine réintégration à durée indéterminée.

Elle m'a sortie de son espace mais elle n'a pas pu m'effacer de ses pensées, me gommer de son âme. Je suis en dehors, mais je suis là. Je lui manque.

Elle voulait le sublime, le permanent, le magique, l'indicible, elle nous a mis tous les deux par terre.

Peut-être que le fait d'être presque mort dans ma tête va me donner la ressource de la désirer à nouveau, d'ouvrir la porte de ma cage ?

Peut-être que j'irai un jour sonner à la sienne, des fleurs à la main pour lui demander si elle veut bien m'épouser ?

Il faut que je dorme....

*Salut Mozart. Tu es toujours là. Elle est sympa hein ma matounière...et puis rien que des meubles d'époque, tu dois te sentir bien. De plus comme elle est au ré de jardin, alors tu n'es pas obligé de prendre l'ascenseur.*

*Qu'est-ce que tu as écrit aujourd'hui ? Fais voir ?*

*Ah un requiem... c'est de circonstance, vu que je n'ai pas la frite.*

*Oui, moi ça va. J'ai rien foutu aujourd'hui j'ai glandé tout la journée.*

*Fait moi écouter ton truc triste, là, celui que tu as écrit cet après-midi. J'adore ta musique, je ne sais pas d'où elle te vient, mais elle est ma survie, elle me sauve du vide, elle me protège du silence, elle repousse mon vague à l'âme. Tu es fou, Amadeus, mais j'aime ta folie, elle est la partie visible de ton génie, elle ne m'offense pas, elle me soigne.*



*L'avantage de la musique est que l'on peut en profiter toute sa vie. Elle est fidèle et vous accompagne quels que soient les moments de l'existence, jusqu'à la fin. La mienne elle est plus proche que la tienne, c'est la logique des choses, tu es si jeune Amadeus, mais quand j'écoute ta musique je n'ai plus d'âge, plus de douleurs, plus de soucis, plus de réalité. Ta musique a ce pouvoir sur moi. Elle est magie, et me rapproche même du divin. Il suffit de s'arrêter un instant, de ne plus rien faire, de laisser le rêve prendre le pas. L'homme si lourd, si fatigué, si las, que je suis devient légèreté.*

*Je ne connais pas de plus grand bonheur que ces émotions si simples, si immédiates, si faciles, si douces, si apaisantes, même si j'en connais et en ai connu d'autres.*

*Quand j'écoute la colère d'Elvira découvrant le corps de son Père mort en duel, sa douleur est la mienne, elle est ma colère, sa volonté de vengeance, ma vengeance.*

*Amadeus, tu me donne énergie, tes émotions, je ris et je pleure avec toi. Tu prends un peu de ma peine, tu es mon ami, tu partages mon chagrin, et sans mots inutiles, tu mets simplement ta main sur mon épaule. Juste ta main posée, comme ça, sans rien dire.*

*Amadeus mon Ami, élu parmi les élus, toi que Dieu a voulu ange, merci d'être venu à mon secours. Tu me sauves de moi, tu me portes sur un autre chemin que celui où m'entraîne mon âme dérangée.*

*Je me fais peur, j'ai si mal à l'intérieur, vais-je tomber encore, jusqu'où vais-je descendre...y a-t-il encore à part toi des vivants sur cette planète.*

*Je te laisse un moment, fais comme chez toi. Je reviens. Besoin de cigarettes.*

*Je suis dehors, je marche. Je me sens si seul, si désemparé, j'ai l'impression que les gens ne me voient pas, que je suis devenu un ectoplasme, un zombi diaphane. J'ai l'impression de flotter au-dessus du trottoir. Plus rien ne se fait de bruit. Les oiseaux sont silencieux, plus de mots, plus de motos, plus rien.*

*Je déambule au milieu d'un film muet, je suis Charlot.*

*Merde où est passé mon melon ? Je dois être assis dessus...il ne faut pas que je rentre trop tard, Amadeus m'attend à la maison, et puis il est maigrichon lui aussi, il faut que je lui fasse manger des pâtes, avec de la ciboulette et du parmesan dedans, comme il aime et comme Constance ne lui fait jamais.*

*Tien je devrais le présenter à Aurore, ma nièce en mal d'amour. Il l'a ferait rire un peu elle en a besoin. Et puis il pourrait peut-être lui faire jouer un rôle dans son prochain spectacle...un truc sur Don Juan. Elle qui est comédienne, ça lui ferait du bien d'apprendre à chanter.*

*Tiens c'est moi qui passe là, de l'autre côté de la rue. Pas bonne mine le bonhomme. Efflanqué le vieux fauve. La tête qui regarde par terre, on l'a connu plus fringuant. Petit moral sans doute ?*

J'ai bien dormi. Je fais de drôles de rêves en ce moment et j'ai oublié de débarrasser le diner d'hier soir. Il reste des pâtes au parmesan. Je vais les garder pour mes chiens.

Et si j'allais à Honfleur ce weekend end ?

Je n'ai rien à y faire, personne à y voir, le rêve !

Je pourrais aller à la pêche aux crevettes, activité revigorante en cette saison. Honfleur avec ses petites rues étroites aussi piétonnes que léchées. Une carte postale, un rêve de peintre nul du samedi, qui entasse ses croutes chez ses fournisseurs maintenant qu'il n'y a plus de place nulle part, même sous son lit. Une petite ville pour faire jolie l'été et vendre de la limonade et des frites aux touristes fauchés. Finalement je vais rester chez moi, là où les hectos Pascal sont à la baisse. Là où j'aime me faire mal, dans mon cocon de cocu potentiel, dans ma douceur esthétique dont je

n'ai plus rien à faire, dans ma cage aux quatre murs fraîchement repeints, couleur chocolat. Une indigestion de chocolat.

Et si j'allais voir ma Mère ?

Non ça n'est plus possible vu qu'elle n'est plus de ce monde depuis quelques années. Je dois être déconnecté. Problème de surchauffe sans doute. J'ai le hard qui bouillonne et le soft qui fait la malle. Une vraie occase à refourguer au marché Africain.

Et si j'allais au Club Med à Cap Skiring, boire des cuba libre avec une paille et tout payer avec des boules, même les filles presque toutes neuves, vu qu'elles n'ont pas beaucoup servies...

Pas possible non plus, vu que c'est fermé depuis pas mal d'années ce truc, et puis de toutes les façons ils ont supprimé les boules au Club Med. Que des cartes gold et des packages + prepayed.

Finalement je vais prendre une douche, c'est plus simple, plus près, et moins cher. Vu que je suis fauché, ça tombe bien. Rien qu'un peu d'eau chaude, ça n'est pas la mer à boire, ni ma Femme ni notre banquière encore commune ne s'en offusquerons.

Et si j'allais à la campagne. Dans la maison que nous avons partagée pendant dix ans et qu'elle a décidé de vendre.

Je l'aime bien cette maison, elle est bien sûr trop grande, elle est bien sûr trop cher à entretenir, mais ce fut notre maison. Notre caverne de fins de semaines et parfois même un peu d'été quand on n'avait pas les moyens d'aller à St Tropez. Moi je m'en foutais qu'il n'y ait pas la mer à côté ou même devant. Il y avait des mers d'herbes, de haricots et de blé.

C'était marron au début, puis vert fragile, du vert nouveau-né, celui qui peut virer au gris au moindre coup de froidure.

Moi ça m'allait ces mers de verdure, avec les hirondelles qui virevoltent au-dessus, comme si elles hésitaient à s'y baigner.

Mais ma Lionne, elle il lui fallait St Tropez, alors on y allait passer quelques jours. Mais tout ça c'est du passé. En vente la maison, dehors le vieux lion, on réorganise, on relocalise, on comprime les frais et le personnel.

Je suis viré du nid parisien et on vend la grotte campagnarde.

Plus de place pour mes meubles et pour mes chers outils, plus de place pour moi non plus.

De l'espace réduit qu'elle veut ma Lionne, de l'espace sans moi, avec climatisation en prime et finances assainies.

Le budget c'est pour moi. La clim c'est pour elle.

Au garde meuble le vieux avec le reste, ses trucs de famille et ses souvenirs maintenant qu'il vit en concubinage avec Mozart.

Que puis-je faire ?

Il n'y a militairement parlant que deux stratégies possibles, résister ou fuir.

Résister, oui bien sûr, pour l'instant je résiste, mais le prix à payer risque fort de dépasser très vite mes facultés contributive. A découvert le bonhomme, mais pas qu'à la banque, à découvert pour tout, rincé, en état de faillite morale et en banqueroute affective.

Je me sens poignardé, trahis, méprisé. Je sais bien que ça n'est pas sa vérité et sans doute pas non plus la vérité, mais ma tête en ce moment elle pense des trucs bizarre. Elle est comme altermondialiste, elle fonctionne en électron libre. Je ne la contrôle plus comme avant.

Je me regarde et je m'en étonne.

Merde voilà que l'on me sonne. Je déteste le téléphone. C'est violent et indiscret le téléphone. J'aurais dû vivre au 18<sup>ème</sup>, au temps des petits billets

par porteurs, ceux dont on pouvait examiner l'écriture et sentir l'odeur avant de l'ouvrir, pas forcément tout de suite, on devait avoir tout le temps...

Allo ?

C'est ma Lionne qui s'inquiète de mon état mental.

Comment tu vas ?

ça va.

Mais ça va comment.

Je pense : je me meurs

Je réponds : ça va, je résiste.

Tu fais quoi demain au déjeuner ?

Je pense : qu'est-ce que ça peut te foutre.

Je réponds : Rien. Pourquoi ?

On pourrait déjeuner ensemble ?

Je pense « pour quoi faire ».

Je réponds « pas très envie ».

Elle raccroche après m'avoir dit un mot aimable, du genre « dors bien ».

Je n'en peux plus. Au secours !

Mon sommeil mais qu'est-ce que cela peut lui foutre la qualité de mon sommeil, l'ineptie de mes rêves tordus.

Mon problème n'est pas de bien ou mal dormir, c'est de savoir où je vais.

Pour l'instant je n'en ai aucune idée. Je ne contrôle plus rien. Je suis en point d'interrogation.

Pour quoi et pour qui dois-je désormais me lever le matin, aller bosser, payer des impôts, fermer ma gueule, me battre, gagner, convaincre.

Tout m'indiffère. Je sombre.

Besoin de dormir.

*Boum ! Comme c'est chaud, je suis tout mou, dans le silence après l'éclair, lumière blanche, tunnel, lumière encore et puis ces rires qui m'entourent et que je reconnais, ces sourires, ces mains tendues, tous mes potes que j'ai tant pleurés.*

*Ils sont là, Amadeus, Milan, Jean-Paul, ils me prennent dans leurs bras, il rient, ils pleurent, c'est de la folie, ils dansent, ils sautent très haut et retombent en douceur sans faire de bruit. Ils me prennent, me soulèvent, m'emportent, je sors de mon enveloppe, j'ai soudain comme eux 20 ans, je suis beau, musclé, je rie sans savoir, sans m'inquiéter, je les suis, léger, épanoui, serein.*

*Mes amis quel miracle, vous êtes là, vous m'attendiez? C'est ma récompense, de vous retrouver, moi qui n'ai jamais cessé de vous aimer.*

*Louis, pourquoi cet accident ?*

*Pourquoi avoir pris ta voiture, pour faire une si longue route ?*

*Tu m'as tellement manqué, toi mon Ami, mon génial partenaire je suis content de te voir. Tu as bonne mine. Racontes-moi ce que tu fais ici. Laurence te pleures, tu sais et ta Fille, elle a eu un petit garçon qui te ressemble...*

*Et toi mon Jacques, j'ignorais que tu connaissais Louis, mais comme je suis content de te retrouver. Tu m'a l'air en pleine forme !*

*Tu fais de la voile ici, il y a des régates au près, as-tu rencontré Maria, va-t-elle chanter ce soir pour nous Casta Diva ?*

*Amadeus ma Poule, alors ton opéra tu l'as fini ?*

*Ca a bien marché, tu l'as vendu aux US ?*

*Et comment c'est passé ton dîner avec Madona ?*

*Comment ça ce n'est pas racontable !*

*Eh Mozart pas à moi, je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien...je veux tout savoir !*

J'ai mal dormis, trop de mauvais rêves. Mal au crâne. Trop d'alcool, trop de cigarettes, trop de trop, épuisé au réveil, las, dès le matin.

Pas bon signe. Le bon docteur Toc se profile. Si je continue après m'avoir mis dehors, elle va me faire soigner aussi de force!

Et si je restais au lit, histoire de me déprimer pour de vrai ?

Je ferais livrer du gin et je me laisserais aller, en douceur éthylique, jusqu'à trouver la paix. Le point final. Plus rien, plus d'ex, plus de Maurice à moustaches, plus de taxes, plus de régime, plus de pilules, plus de crétins, plus de stress, plus d'Anglais, plus de comptables, plus de banquière partagée, plus de débats, plus de réparations, plus de réparateurs, plus de Canal Plus, plus de prélèvements, plus d'Urssaf, plus de radars, plus de flics, plus de menaces, plus de périls, plus de déprimés, plus d'Epouse qui me jette, plus de maîtresse qui m'abandonne, plus de rôle à jouer.

Rien que mes potes et du blanc partout. Un brutal et final foutez-moi la paix.

Boum !

Ce serait là une fuite efficace, avec pour épilogue :

Je vais bien, je suis calme. Portes toi bien ma Chérie et prends bien soin de toi, de tes plantes vertes et de mes chiens.

Ou alors, j'émigre, je disparaissais, je me volatilise, comme mon crétin de frère aîné qui s'est un jour évanoui dans la nature, pour aller mourir un peu plus tard je ne sais où, de trop d'alcool, de trop de solitude, de trop de remords...il est mort tout seul, ses cendres ont été saupoudrées nulle part, au-dessus d'une pelouse, version plus moderne et écologique de la fosse commune, vu qu'il avait souhaité ne plus être personne.

Je me sens subitement proche de lui en ce moment, j'ai l'impression que je pourrais presque en faire autant, sauf que lui il aimait les bistrot et moi le Champagne, alors forcément ça limite mes possibilités. Je ne vais tout de même pas renoncer à l'esthétisme et me mettre au Ricard en intraveineuses...

Je ne vais pas me laisser aller !

Pas moi, je m'aime trop pour cela.

Je refuse de me laisser faire.

Il me faut retrouver ma liberté, il me faut m'éloigner d'elle, il me faut apprendre à la désaimer. Sans cela je vais mourir, du manque d'elle, du manque de nous.

Je vais la divorcer, pour interrompre cette insupportable douleur. Il me faut à mon tour la jeter, rétablir l'équilibre, couper les ponts, et repartir à zéro.

Il me faut changer de vie, changer d'espace, changer de tout, et pourquoi pas avoir un enfant...

Elle a cassé mon rêve, elle a cassé mon équilibre, mes certitudes. Elle a sapé toutes mes fondations, balayé tous mes efforts. Elle veut être l'épouse joyeuse, à défaut d'être ma veuve. Je ne suis pas d'accord. Je refuse ce chemin qui m'est imposé.

Je suis au refus, je tire au renard, je casse la longe et je me tire.



Je ne sombrerai par manque d'elle.

Je dois pour me sauver de ma noyade affective refuser l'idée de ce couple intelligent vivant séparés mais proche, pas collé, mais l'un à côté de l'autre.

Où ça ? Quand ?

Je n'y crois plus. Des bobards tout ça des fantasmes de mai 68 dont elle n'a pas su faire la part. Des conneries pour Dames Bobo imposées à l'ISF.

Le bonheur, ça n'existe pas. C'est un mythe, un leurre.

Il n'y a que l'indulgence, la volonté et l'effort qui permettent de trouver son salut à deux. Elle le savait en m'épousant.

Je dois aller bien pour qu'elle aille bien, pour qu'elle puisse être efficace et ranger ses trucs si non tout va mal et c'est encore de ma faute.

Que puis-je faire d'autre pour me sauver, que de me mettre à la fuir, je vais apprendre. Elle va m'y aider sans doute, elle m'y aide déjà.

A nous la basoche en deuil et l'audience de conciliation. Elle fera une tête de caniche battu, mais moi je serai indifférent car je suis déjà ailleurs, loin d'elle.

Je me tire pour me sauvegarder, pour m'échapper d'elle, pour épargner mes quelques années de vie de cette vulgaire incongruité.

Je suis déjà loin, je vais aller à la pêche. Je laisse ma place à Maurice.

Aimez-la, ne lui faites pas de mal.

Je vous la laisse ma Femme, je vous l'abandonne, moi je vais vers d'autres horizons, vers d'autres aventures, vers ma fin, paisiblement.

A propos Maurice, votre Femme elle est où ?

## Epilogue:

Nous sommes en 2013.....

Depuis des années maintenant ma Lionne et moi vivons dans le même immeuble, mais son appartement est au 5ème, et le mien est au 3ème.

Nous nous invitons de temps en temps à dîner, ou à déjeuner en nous faisant beaux.

Nous nous voyons souvent les fins de semaines, parfois nous faisons un voyage, et puis chacun réintègre sa liberté, tout en prenant soin du fil si précieux de notre complicité, de notre attention, de notre soutien mutuel, de nos trente années de souvenirs communs, bref de notre tendresse.

Elle avait raison, ma Lionne, c'est la routine qui tue la poésie

C'est le quotidien de répétition qui détruit le plaisir de vivre à deux !

Seuls les amoureux transis débutants s'élèveront contre la pertinence de ce constat, quant aux autres....

D'ailleurs .... vous, oui vous là, oui vous Madame, là dans votre lit, avec vos lunettes sur le nez, votre livre à la main.....pourquoi soupirez-vous ?

## Résumé :

Il a 57 ans.

Il est marié depuis 24 ans.

Il a « réussi »...

Ils ont progressé et vécu ensemble tous les moments de la vie.

L'usure du temps va finir par tuer leur désir, par étouffer la tendresse, par vaincre le plaisir.

Un beau jour elle le met dehors de chez lui, de chez eux.

C'est le choc de sa vie et le début de l'histoire de ce vieux lion dans sa cage.

Le récit d'une tentative de vie à deux, qui se termine par un échec dans la solitude et la douleur, jusqu'au délire, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à vouloir mourir...

C'est l'histoire de deux êtres qui se sont aimés, mais dont les vies sont au fil du temps devenues parallèles et dont l'aventure commune est finalement assassinée par le fantasme du bonheur.

L'histoire d'un rêve qui se meurt.